

— Arrêtez, Monsieur, reprit Blancon à voix haute et ferme. Marianne a suivi l'armée contre son gré ; elle a pris des habits d'homme pour obéir aux exigences de la guerre et ne pas faire connaître son sexe aux soldats. Longtemps on a ignoré qu'elle fût une jeune fille ; mais toujours elle a été respectée par tous, par le général et par nous ; j'en jure par le respect et l'affection que j'ai pour elle, moi, Blancon, l'ami du général, qui ne les ai jamais perdu de vue un instant. Ces Messieurs en sont témoins ; ils peuvent l'attester.

— Nous l'attestons, dirent les officiers huguenots. La demoiselle de Varennes a toujours vécu en sage conduite et grande raison.

— Mais, où est-elle ? demanda le pauvre oncle ; son père a pleuré sa perte et plus encore depuis le malheur qui l'a frappé.

— Quel malheur ? demanda Blancon.

— Mon frère n'avait qu'un fils, son héritier, qu'il adorait, et une fille qu'il avait éloignée et qu'il voulait enfermer dans un couvent. Mais Dieu l'a bien frappé. Son fils est mort en combattant les huguenots, et le bruit ayant couru que Marianne avait péri à la prise et pendant le sac de Chabeuil, le malheureux père, à moitié fou de douleur, pleurait la perte qu'il avait faite de ses deux enfants.

— Marianne vit, Marianne est digne de lui ; mais elle a fui pour éviter l'amour du baron. Il faut prévenir le comte de Varennes, lui rendre sa fille et lui laisser, à lui son père, le droit et le pouvoir de disposer de son enfant. Quelle joie ! quel bonheur après avoir pleuré sa perte !